CHAPITRE VIII

EXPÉDITION DE 1101 A 1103

L'Europe ne pouvait apprendre sans enthousiasme la nouvelle de la délivrance du saint tombeau. Les victoires des guerriers de la croix embrasèrent de nouveau les esprits en Occident; les lettres des princes écrites après la prise d'Antioche et la bataille d'Ascalon étaient lues dans les chaires des églises; la chrétienté vit se renouveler les scènes qui avaient suivi le concile de Clermont.

Ceux qui, en 1097, avaient pris la croix et n'étaient point partis, ceux qui avaient déserté le drapeau de la croisade, devinrent tout à coup l'objet du mépris universel. Hugues, le frère du roi de France, qui avait abandonné ses compagnons sans avoir achevé le pèlerinage; Étienne, comte de Blois, déserteur des saintes bannières, et tous ceux qui avaient imité leur exemple, se trouvaient forcés de prendre une seconde fois le chemin de Jérusalem. Ils se réunirent à une foule de seigneurs et de barons qui avaient résisté au mouvement de la première croisade, mais qu'une nouvelle explosion d'enthousiasme arrachait à leur patrie. Guillaume IX, comte de Poitiers, prince aimable et joyeux poète, se décida à dire adieu au Limousin, au Poitou, *à la chevalerie qu'il avait tant aimée, aux vanités mondaines;* un grand nombre de ses vassaux l'accompagnaient : Guillaume comte de Nevers, Herpin comte de Bourges, Eudes duc de Bourgogne, se rangèrent sous

les drapeaux de la croix; celui-ci espérait trouver quelques traces de sa fille Florine, qui avait péri dans l'Asie Mineure avec Suéton, son fiancé.

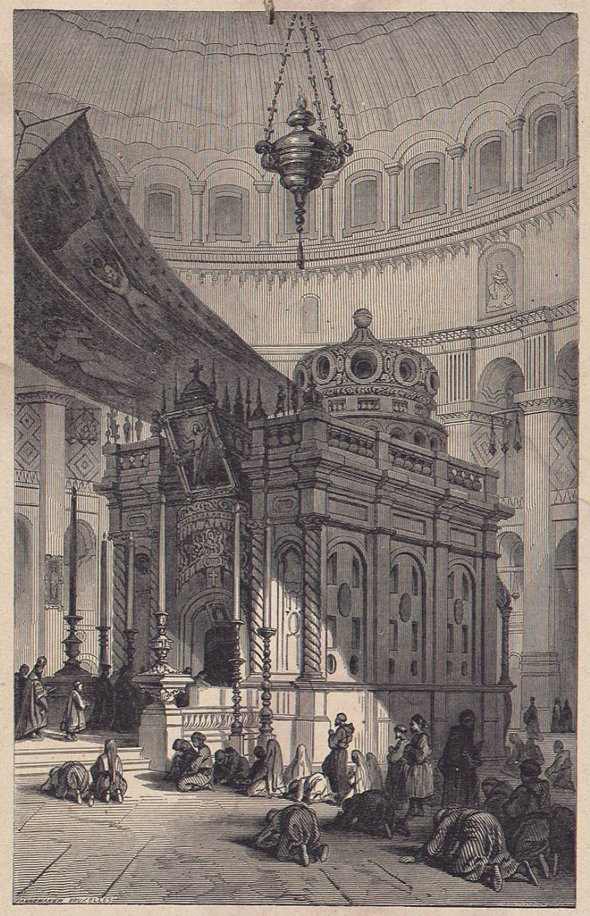
L'Italie et l'Allemagne s'émurent beaucoup plus qu'après le concile de Clermont. Les pèlerins lombards se trouvèrent au nombre de cent mille; ils avaient pour chefs Albert comte de Blandrat, Anselme évêque de Milan. Wolf IV duc de Bavière, Conrad connétable de l'empereur Henri III, parurent à la tête d'un grand nombre de pèlerins allemands. On remarquait la princesse Ida, margrave d'Autriche, parmi les nobles et puissants croisés d'Allemagne. Les chroniqueurs ont porté à cinq cent mille le nombre des pèlerins qui se dirigèrent vers l'Orient dans l'année 1101. Cette expédition se partageait en trois armées.

Les premiers croisés qui se mirent en marche furent ceux de Lombardie; leur passage à travers la Bulgarie et les provinces grecques fut marqué par d'horribles violences. Cette troupe sans discipline exerça toutes sortes de brigandages jusqu'à Constantinople, où l'empereur Alexis crut devoir opposer à leur audace, non pas ses gardes et ses soldats, mais des léopards et des lions. Il fallut de magnifiques présents et d'humbles prières pour décider les Lombards à passer le Bosphore. Arrivés à Nicomédie, les Lombards virent arriver dans leur camp le connétable Conrad avec deux mille guerriers allemands, le duc de Bourgogne, le comte de Blois, les évêques de Laon et de Soissons, avec une foule de guerriers français partis des rives de la Loire, de la Seine et de la Meuse. Cette première armée, ainsi réunie à Nicomédie, se composait de plus de deux cent soixante mille pèlerins. Raymond comte de Toulouse, qui se trouvait alors à Constantinople, fut mis à la tête de ces croisés.

Les Lombards ne voulurent point prendre le chemin qu'avait suivi Godefroy; ils obligèrent leurs chefs à les conduire en Paphlagonie, *pour conquérir,* disaient-ils, *le royaume de Korasan.* Cette route devait les entraîner dans des régions qu'ils ne connaissaient pas et qui devaient leur présenter d'insurmontables obstacles. Après trois semaines de marche, ils arrivèrent à Ancyre, que les chroniqueurs appellent Ancras. Le chemin de Nicomédie à Ancyre passe à travers des contrées fertiles, et dans cet espace l'armée ne connut point la disette. Elle s'empara d'Ancyre pour le compte de l'empereur grec, et, poursuivant sa marche, elle arriva au château de Gargara ou Gangra. C'est à partir de ce château que l'armée chrétienne eut à

souffrir. Les croisés vont en avant à travers des *pays inhabités* et des *montagnes horribles*, disent les chroniqueurs. Les Turcs, dans de fréquentes embuscades, massacrent les traînards, les malades et la partie faible de l'armée. Le duc de Bourgogne et Raymond se chargent de protéger l'arrière-garde. La disette vint se joindre à l'ennemi pour tourmenter les croisés. A défaut de vivres, on dévorait les feuilles et l'écorce des arbres, les racines des plantes sauvages. Les chrétiens rencontrèrent une cité appelée *Constamne*, et qui représente l'ancienne Germanicopolis; ils avaient suivi, à des distances plus ou moins prochaines, les rives tortueuses de l'Halys. Mille pèlerins qui s'étaient arrêtés dans un vallon voisin de Constamne pour y moissonner de l'orge et la faire rôtir, périrent par le feu; les Turcs, avec des branches d'arbres et de l'herbe sèche, avaient entouré de flammes tout le vallon.

L'armée chrétienne était poursuivie par d'innombrables légions de Turcs accourus des divers points de l'Asie Mineure et de la Mésopotamie. Chaque jour les ennemis devenaient plus audacieux, les chemins plus difficiles, les périls plus grands; le conseil des chefs résolut de livrer une bataille. Au jour marqué, on exhorta les pèlerins à s'armer de tout leur courage. L'évêque de Milan parcourut les rangs de l'armée en montrant le bras de saint Ambroise comme un gage de la bénédiction du Ciel, et le comte de Toulouse présenta aux soldats la lance trouvée à Antioche, qu'il avait apportée avec lui, en rappelant aux croisés tous les prodiges qu'avait opérés sur les bords de l'Oronte le fer mystérieux. Les différents corps du comte Albert, de Conrad, du comte de Blois, du duc de Bourgogne, ne combattirent jamais ensemble, et furent tour à tour obligés de fuir devant les Turcs. Cette journée fut malheureuse. La nuit suivante, le comte de Toulouse, qui durant la bataille avait combattu vivement et ne s'était sauvé qu'à grand'peine, abandonna le camp et prit la route de Sinope. La nouvelle de cette fuite fut le signal d'un grand désordre dans l'armée chrétienne; les princes, les seigneurs et les chevaliers s'enfuirent à leur tour, laissant au pouvoir de l'ennemi les bagages et la multitude éperdue des pèlerins. Quand le jour fut venu, le camp des chrétiens offrait un spectacle vraiment digne de pitié : les matrones et les vierges, livrées à la fureur des Turcs, éclataient en sanglots, poussaient des cris de douleur. Les guerriers félons qui avaient abandonné une multitude sans défense expièrent pour la plupart leur crime sous le glaive musulman. Monté sur des chevaux rapides, l'ennemi poursuivit les fuyards, et la profon-



L'église du Saint-Sépulcre.

deur des cavernes ni l'épaisseur des bois ne purent les dérober à la mort. L'or, l'argent, les pierreries, les étoffes de soie, les manteaux de pourpre, d'hermine et de martre, tous les trésors, toutes les dépouilles des pèlerins enrichirent les musulmans victorieux. Cent soixante mille croisés périrent dans les vallons et les montagnes de la Cappadoce. Beaucoup de femmes furent emmenées en captivité. Le comte Raymond s'embarqua à Sinope et revint à Constantinople; les autres débris de l'armée chrétienne se rendirent par terre à la ville impériale.

La seconde armée, conduite par Guillaume de Nevers, était composée de quinze mille combattants, et d'une grande multitude de moines, d'enfants et de femmes. Arrivée à Constantinople, elle passe le Bosphore, se rend à Civitot, et se dirige vers Ancyre pour y joindre les Lombards, dont elle ignorait le sort. Ne rencontrant point les Lombards, elle quitte le chemin d'Ancyre et s'avance dans le chemin d'Iconium, appelé *Stancone* par les chroniqueurs. Ce fut dans le voisinage d'Iconium que commencèrent les malheurs de cette seconde armée. Les Turcs qui, huit jours auparavant, avaient anéanti ou dispersé les Lombards, tombèrent sur les compagnons de Guillaume de Nevers et donnèrent la mort à un grand nombre d'entre eux. Les croisés, après avoir vainement assiégé Stancone, prennent la route du Sud, qui devait les conduire du côté de la Syrie; ils parviennent auprès d'une cité appelée *Erecli*, placée sur le chemin d'Iconium à Tarse. Les Turcs avaient comblé les puits et les citernes d'Erecli. Trois cents pèlerins moururent de soif. Il y avait dans le voisinage d'Erecli une rivière, mais les croisés ne la découvrirent point. Après les tourments de la soif vint l'ennemi; le peuple et le gros de l'armée furent anéantis par les Turcs; sept cents chrétiens purent seuls sauver leur vie en gagnant les forêts et les montagnes. Le comte de Nevers trouva un refuge à Marash en Cilicie. Ce prince et ses derniers compagnons, s'étant remis en marche pour se rendre à Antioche, furent dépouillés et mis à nu par les Turcopoles; lorsqu'ils arrivèrent à la ville où flottaient les bannières latines, ils étaient couverts de misérables lambeaux.

L'histoire de la troisième armée n'est pas moins lamentable. Cent soixante mille pèlerins (un chroniqueur dit trois cent mille), marchant sous les ordres de Guillaume de Poitiers, de Hugues de Vermandois, de Guelfe duc de Bavière, et de la comtesse Ida margrave d'Autriche, quittent leur camp de Nicomédie et se rendent à Stancone, où d'abord

ils rencontrent la faim et la soif. Après avoir saccagé deux cités musulmanes de la Phrygie, ils pénètrent dans la Caramanie et arrivent à Erecli, où naguère avaient succombé les compagnons du comte de Nevers. L'armée de Guillaume de Poitou fut attaquée aux alentours d'Erecli, près d'une rivière : les flèches aiguës et l'épée dévorante amoncelèrent les cadavres des chrétiens sur les bords de cette rivière et dans les campagnes voisines. Le comte de Poitou, fuyant dans les montagnes avec un seul écuyer, se réfugia d'abord dans une place voisine de Tarse, et se rendit ensuite à Antioche. Hugues, comte de Vermandois, alla mourir de ses blessures à Tarse; le duc de Bavière put échapper à la poursuite des vainqueurs; la destinée de la comtesse Ida ne fut point connue des contemporains.

Ainsi, dans le même temps, trois armées, trois grandes troupes d'hommes passent d'Europe en Asie, et s'abîment dans des contrées inconnues comme dans un sépulcre ouvert. Leur multitude était au moins égale à celle des premiers croisés, et pourtant ces légions nouvelles furent anéanties par ces mêmes Turcs que les compagnons de Godefroy avaient vaincus à Nicée, à Dorylée, à Antioche. La politique d'Alexis fut accusée d'avoir provoqué ces effroyables défaites. Ce qu'il y a de plus vrai peut-être, c'est que les chefs et les soldats tombèrent victimes de leur imprévoyance et de leur indiscipline.

Il y eut des pèlerins qui, dans leur désastreuse fuite à travers l'Asie Mineure, durent leur salut aux chrétiens du pays. Au printemps de 1103, dix mille croisés, débris de trois armées, se trouvèrent réunis à Antioche; ils eurent la joie d'aller accomplir leur vœu sur le divin tombeau, ayant à leur tête ceux de leurs chefs qui avaient survécu à cette grande destruction. Après avoir célébré les fêtes de Pâques à Jérusalem, les uns reprirent le chemin de l'Europe, les autres retournèrent en Palestine pour défendre le royaume fondé par l'épée des Latins. Le duc de Bourgogne, le comte de Blois, Herpin de Bourges et le duc de Bavière ne revirent point leur patrie.

Arrêtons-nous ici pour essayer une courte appréciation de tout ce qui précède. La première croisade, et l'ébranlement de 1101, qui en fut la suite, enlevèrent à l'Europe plus d'un million d'hommes. Les expéditions de la croix nous présentent deux religions armées l'une contre l'autre; voilà pourquoi il y eut tant d'ardeur et de haine entre les deux partis : les guerres de religion sont toujours les plus difficiles et les plus meurtrières. La première croisade offre de merveilleux

exploits; la vieille France y a conquis de la gloire, et les souvenirs de la bravoure sont toujours précieux pour la patrie. La terreur des armes chrétiennes arrêta les nations musulmanes prêtes à déborder sur l'Occident; la capitale de l'empire grec, menacée par les Sarrasins, fut défendue par les croisés; la barbarie se trouva ainsi refoulée au cœur de l'Asie. La croisade profita à la situation intérieure de l'Europe; les guerres particulières et les fléaux de l'anarchie féodale cessèrent. Toutes les haines se confondirent dans une seule, la haine contre les ennemis du christianisme. Il y avait dans cette disposition universelle de grands éléments de paix et de civilisation.

La première croisade révéla l'Orient à l'Occident, et cette rencontre de deux sociétés qui ne s'étaient jamais connues dut naturellement donner quelque élan à l'intelligence européenne. Ce vaste mouvement fut avantageux à la navigation et au commerce. Les vaisseaux de la chrétienté fréquentèrent beaucoup plus la Méditerranée; les Pisans et les Génois retirèrent des avantages de la fondation du royaume de Jérusalem. L'or et l'argent circulèrent d'Europe en Asie, et l'Occident parut un peu plus riche, parce que l'or et l'argent furent répandus un peu partout. On ne peut pas dire que la première croisade ait donné quelque chose en Europe sous le rapport des sciences, des lettres et des arts; les premières relations de la chrétienté et de l'islamisme se réduisirent à des projets d'extermination. La croisade fut un premier coup porté à la féodalité; à leur retour d'Asie, plusieurs princes remplacèrent de tyranniques abus par de sages règlements. L'expédition sainte amena l'affranchissement de beaucoup de serfs. Plusieurs grands vassaux de la couronne trouvèrent leur ruine ou la mort sous les drapeaux de la guerre sainte; ce fut un commencement de décadence pour la puissance féodale, et cette décadence ajoutait à la force et à l'indépendance de la royauté. Tels furent le caractère et les résultats de la première guerre sainte.